

Hubert Aquin, militant du RIN

Nino Gabrielli

Le RIN, parti indépendantiste, 1963-1968
Volume 22, numéro 3, printemps-été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024143ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1024143ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gabrielli, N. (2014). Hubert Aquin, militant du RIN. *Bulletin d'histoire politique*, 22 (3), 34–47. <https://doi.org/10.7202/1024143ar>

Hubert Aquin, militant du RIN

NINO GABRIELLI

Bibliothécaire, Université de Montréal

«Je dois maintenant à la fois être et ne pas être.»

SØREN KIERKEGAARD

(Exergue de *Neige noire*)

Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux au Québec : c'est celui de l'existence. Cela, Hubert Aquin l'a démontré tant dans ses écrits qu'au travers d'une réelle incarnation de l'indépendance. Le militant polymorphe, en amont et en aval de son action au sein du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN), s'est en effet battu sur de multiples terrains pour que le Québec adienne à l'existence politique *totale*, afin de ne plus seulement «dé [tenir] un rôle, le premier à l'occasion, dans une histoire dont il ne serait jamais l'auteur¹.»

On pourrait s'attendre d'un article sur l'engagement politique d'Hubert Aquin qu'il traite d'abord et avant tout de *La fatigue culturelle du Canada français*, un essai qui met certes au jour plusieurs problèmes de fond de la nation canadienne-française, mais qui ne relève peut-être pas directement de la pragmatique politique. À première vue, ce choix paraîtrait évident, d'autant plus que les textes à proprement parler *politiques* d'Aquin, de surcroît écrits durant sa période militante au RIN, sont peu nombreux. C'est plutôt dans le sillage d'un texte moins théorique que nous retracerons un parcours authentique de militant doublé d'un penseur engagé *du* politique et *de* la politique. Nous offrant un éclairage différent de celui projeté par *La fatigue culturelle du Canada français* sur les idées politiques d'Aquin, *L'existence politique*², publié en mars 1962 dans un numéro de la revue *Liberté* sur le séparatisme³, nous présente avec acuité non seulement la question politique de l'existence, mais aussi la dimension existentielle de la politique québécoise. Nous aimerions, pour notre part, évoquer le passage d'Aquin au sein du Rassemblement et esquisser un portrait, quoique fragmenté, d'une existence aiguillée par

l'urgence de l'action politique, une urgence manifeste, aussi, dans maints de ses écrits.

Un militantisme en quelques dates

Nous n'avons pu, à ce jour, déterminer la date exacte à laquelle Aquin est devenu officiellement membre du RIN ; la plus ancienne communication officielle du mouvement avec Hubert Aquin dont nous disposons pour le moment date du 26 décembre 1960⁴, un peu plus de trois mois après sa création officielle du mouvement, le 10 septembre de la même année. Il faut se rappeler que, à cette époque, les positions d'Aquin sur la question nationale ne sont pas encore connues du grand public. Nouvellement embauché par l'ONF⁵, toujours journaliste et auteur à Radio-Canada⁶, l'homme n'a encore publié aucun roman, exception faite du récit *Les Rédempteurs*, paru en 1959 dans les *Écrits du Canada français*. Il est surtout connu en tant qu'homme des médias et directeur de la revue *Liberté*⁷, en plus de donner certaines conférences pour le Rassemblement⁸. Il en vient à militer rapidement pour la transformation du mouvement en parti politique. Le 1^{er} mars 1963, dans le cadre du congrès qui allait justement concrétiser cet important changement, Aquin, aux côtés de Pierre Bourgault et de Guy Pouliot, s'adresse aux quelque 400 personnes réunies au Collège Saint-Stanislas : « Il ne faut pas se leurrer sur la révolution dans laquelle le RIN doit s'engager : la révolution, c'est difficile, ce n'est pas de la bienveillance : la révolution, c'est un acte d'amour, un acte de création⁹. »

En 1963, il s'implique au sein de divers groupes de travail en compagnie d'Andrée Ferretti, donnant, entre autres, en novembre, une conférence sur le colonialisme dans le cadre de l'École de formation politique du parti¹⁰. Au même moment, il envisage la nécessité d'une action parallèle à celle du parti et crée « l'Organisation spéciale », groupuscule secret dont il se dira « commandant », lors de sa brève période de clandestinité, en 1964¹¹. Les positions d'Aquin semblent alors se cristalliser et les tensions face au parti sont de plus en plus visibles, comme le démontre la publication, en février 1964 dans *L'Indépendance*, le journal du parti, d'un article vitriolique qui traite de la loyauté à la cause indépendantiste. Aquin y évoque cependant à plusieurs reprises son refus de démissionner¹².

En dépit des tensions, Aquin est identifié publiquement comme une des figures importantes du nouveau parti. C'est d'ailleurs à ce titre qu'il est invité à participer à la série d'émissions *Ô Canada*, diffusée à la télé de Radio-Canada les 1^{er} et 8 mars 1964, dans le cadre du programme *Affaires publiques*, animé par Raymond Charette. La Commission Laurendeau-Dunton initiant ses travaux, le contexte sociopolitique se prête tout à fait à la rencontre imaginée par Max Cacopardo, réalisateur de l'émission, et Raymond Charrette : les quatre participants, les Québécois Pierre de Bellefeuille,

Clément Brown, Léon Dion et Hubert Aquin, entreprennent un voyage pancanadien d'est en ouest et s'arrêtent tour à tour à Halifax, Montréal, Toronto, Winnipeg, Edmonton et Vancouver¹³ afin de débattre avec différents auditoires. Les panélistes se font en quelque sorte les « interprètes du Québec » devant des « hommes et des femmes de toutes conditions sociales : étudiants, professeurs, hommes d'affaires, commerçants, syndicalistes, ménagères, etc.¹⁴. »

Dans la première émission, qui aborde de front la question du séparatisme canadien-français, Aquin, représentant le RIN et le mouvement séparatiste, est criblé de questions. À la rencontre d'Edmonton, Aquin se fait apostropher par un certain « Dr Kredenster », à qui il répond non sans une certaine dose d'humour et d'ironie :

Dr. KREDENSTER: *Everybody else seems to be on the panel pretty well of the same opinion. It seems to be just one gentleman, as he calls himself and labels himself a separatist. I've never been able, being a doctor by trade, things have to be pretty scientific and defined for me, and I would like to know what his definition is of what it means to be a French Canadian separatist. I mean, I would like then to be able to become an English Canadian separatist, so then we could meet together to become separatist together.*

HUBERT AQUIN: Je pense que ça se résume en peu de chose, docteur, c'est que celui qui est un Canadien français séparatiste comme moi, veut l'indépendance politique du Canada français, du Québec, la souveraineté politique, le droit à l'autodétermination si vous voulez, c'est tout.

[...]

Dr KREDENSTER: *Wait, just a minute. The thing that bothers me is that you tell me what you want, but you don't define to me what you are. I want to know what you are, not what you want. Now, if you tell me what you are then I can help you get what you want.*

HUBERT AQUIN: Ah! Je ne veux pas être aidé, non non monsieur, je m'excuse, mais c'est mon problème à moi!

Interpellé sur ce qu'il est (« what you are »), Aquin avait déjà répondu à la question dans *La fatigue culturelle du Canada français* : « Les peuples n'ont pas d'essence. Pendant un temps donné d'observation, ils peuvent se caractériser par des attitudes ou des institutions spécifiques ; mais cela n'est pas une essence. » C'est que la question de l'existence politique est projectuelle et, de fait, « [les] peuples sont ontologiquement indéterminés, et cette indétermination est le fondement de leur liberté¹⁵. » L'échange se poursuivant, c'est le projet (« what you want ») qui est interrogé :

Dr. KREDENSTER: *But I want to know what you want... I have sat here for over an hour and I have not found out for one minute what you want.*

HUBERT AQUIN: Je vous ai dit ce que, en tant que groupe, disons, ce que je voulais. Je peux vous dire ce que je suis, c'est que je suis, disons... je parle du groupe canadien-français... le groupe canadien-français est inséré historiquement dans un ensemble confédératif qui ne lui convient plus, c'est tout.

[...]

Dr KREDENSTER: [...] *Are you power hungry or what is it you're after? You know, I mean, when you start talking this way, you remind me of something, somebody trying to push himself up and become a leader. Now, let me know what is this leading you want to be.*

[...]

HUBERT AQUIN: [...] En effet, c'est une volonté de pouvoir qui caractérise en ce moment le mouvement séparatiste au Québec. Nous ne sommes pas « affamés » de pouvoir... nous voulons le pouvoir très nettement¹⁶.

Divergences et convergences

Malgré ses prises de positions parfois divergentes, Aquin est élu le 10 mai 1964 comme officier du parti, au poste de vice-président du comité exécutif régional pour la région de Montréal¹⁷. À peine un mois plus tard, cependant, c'est la rupture: le 18 juin 1964, *Le Devoir* publie un article sous le titre « Hubert Aquin quitte le R.I.N. et choisit l'action clandestine¹⁸. » La cavale d'Aquin, qui a pris le maquis, est toutefois de courte durée et connaît une fin dramatique le 5 juillet, alors qu'il est arrêté pour « possession d'arme offensive dans un dessein dangereux pour la paix publique¹⁹. » À la suite de ses déboires, il est interné à l'Institut Prévost pendant quelques mois²⁰, période pendant laquelle il écrit l'essentiel de *Prochain épisode*.

Les années qui suivent, en marge de l'action politique directe, le consacreront cependant dans la sphère publique. Dès sa sortie en 1965, *Prochain épisode* connaît un grand succès d'estime; l'année suivante, il tente de s'exiler en Suisse, mais c'est pour lui un échec. La Police fédérale des étrangers, prétextant la « surpopulation étrangère », l'expulse du pays pour des raisons vraisemblablement politiques²¹. Aquin garde de cette aventure un goût amer; le 27 décembre 1966, la *Gazette de Lausanne* publie une lettre qu'il a envoyée au rédacteur en chef: « Tout cela est bien dommage. En quittant la Suisse, j'ai le sentiment de m'être décolonisé une seconde fois²² », écrit-il.

L'aventure d'Aquin au RIN se poursuivra jusqu'en 1968, où sa présence au sein du parti est de nouveau attestée²³. Aquin, tout comme Andrée Ferretti, s'oppose à la disparition du parti, mais ne parvient pas à convaincre Bourgault et d'Allemagne. Le 5 novembre, peu après le congrès qui a mené à la dissolution du parti, *La Presse* publie une lettre dans laquelle il fustige la direction du RIN. Aquin, de nouveau, se sépare:

Le serment qui me lie à Pierre Bourgault et à André d'Allemagne, respectivement président et vice-président du R.I.N., ne me lie désormais plus à eux, que je tiens pour personnellement responsables de la fin brutale du R.I.N. [...] Pour le moment, je fais partie de ceux qui n'ont pas été touchés par la grâce [...]²⁴.

C'est finalement avec un sens aiguisé de l'ironie qu'Aquin rédige l'année suivante l'article « R.I.N. » du « Dictionnaire politique et culturel du Québec », présenté en 1969 par *Liberté*. À la lumière de l'histoire récente du défunt parti, le passage fait presque figure d'épithape :

(Rassemblement pour l'Indépendance nationale): Parti indépendantiste fondé en juillet 1960²⁵ par trente citoyens réunis, au nord de Montréal, sous la direction de Marcel Chaput et André d'Allemagne. Ce parti fit beaucoup parler de lui au cours de ses huit années d'existence. Lors du congrès national du RIN les 25 et 26 octobre 1968, à Longueuil, les délégués des différentes régions votèrent pour la fusion du RIN avec le Parti Québécois fondé quelques semaines plus tôt. La disparition du RIN n'a pas fait beaucoup de bruit, non plus que l'offrande d'environ vingt-cinq mille dollars qui fut offerte inconditionnellement au Parti Québécois²⁶.

Aquin, Bourgault et la révolution de salon

On ne peut parler de l'engagement politique d'Aquin au RIN sans dire un mot du rapport de celui-ci avec Pierre Bourgault. En entrevue en 1978 avec Gordon Sheppard, Pierre Bourgault déclarait qu'Hubert Aquin n'avait « aucun comportement politique », que « Hubert, c'était un comportement de littéraire²⁷. » Plus tard, en 1987, il déclare à Françoise Maccabée-Iqbal : « Comme militant, je trouvais Hubert absolument insupportable, je me suis chicané avec lui très souvent. Il était très brouillon et travaillait tout croche. Je n'aimais pas du tout travailler avec lui », mais mentionne cependant qu'il le trouvait « extraordinairement intelligent, génial, très très drôle et très brillant²⁸. » À propos de *La fatigue culturelle du Canada français*, il ajoute : « [...] c'est le plus beau texte qui ait été écrit sur le Québec par n'importe qui. C'est un texte extraordinaire²⁹. » Mises en relation, ces propositions si contrastées nous montrent toute l'ambivalence des rapports entre Bourgault et Aquin, mêlés d'admiration et de répulsion³⁰. Les remarques de Bourgault remettent sérieusement en question l'apport réel d'Aquin au RIN. Qu'en est-il au juste de ce mythe persistant, voulant que, sur le terrain politique, Hubert Aquin soit d'abord et avant tout un écrivain piètre politicien, un artiste révolutionnaire qui se fait arrêter en juillet 1964 avec, en sa possession, un Remington 380 ? Qu'en est-il du véritable sens de la *realpolitik* d'Hubert Aquin ? Pour reprendre les termes lancés dans un article de *Voix et Images* de 2008³¹, est-ce qu'Aquin était, à l'instar de Lord Byron, un simple *révolutionnaire de salon* ?

La mémoire populaire a certes conservé de la personnalité de Bourgault non seulement la verve, mais un certain sens politique peut-être plus terre à terre et moins « révolutionnaire » que celui d'Aquin. Cela appelle toutefois certaines nuances, car révolutionnaires dans l'esprit, les deux hommes savaient l'être, chacun à sa manière. Bourgault déclare par exemple au collège Saint-Stanislas, en 1963, que « l'indépendance est inutile

sans la révolution³²», qu'au «R.I.N. [...] [les] préoccupations portent dans une proportion de 50 % sur l'indépendance et 50 % sur la révolution³³», une révolution qui, comme le mentionne Jean-François Nadeau, se voulait plutôt réformiste au plan social³⁴. Dans l'esprit d'Aquin, le caractère révolutionnaire du projet indépendantiste provient plutôt du fait qu'il demande une coupure radicale avec plusieurs siècles passés sous un mode d'existence collectif famélique et minoritaire, mais non parce qu'il exige une quelconque violence pour advenir: «Je crains précisément que, cette fois encore, la flambée nationaliste ne se consume que des mots et des sentiments, et ne passe pas à la seule forme d'action politique que je reconnais saine: la lutte électorale et parlementaire³⁵.»

Enfin, le mythe du révolutionnaire de salon tient difficilement la route devant l'ampleur et la multiplicité des formes qu'a pris l'engagement politique d'Aquin, loin de s'être manifesté seulement dans ses activités partisans au RIN, mais aussi dans ses présences à la télé et à la radio, dans son cinéma, ses romans, ses articles, ses essais et ses conférences. C'est toute la vie et l'œuvre d'Aquin qui sont imprégnées de la quête d'indépendance personnelle et nationale: le projet politique national est indissociable, chez lui, d'un projet *vécu* de liberté et d'indépendance, tant dans sa vie personnelle que professionnelle. Les liens inextricables entre les deux projets forment une véritable clé de voûte permettant une interprétation nouvelle de l'action politique aquinienne. Ainsi, lorsqu'il annonce en juin 1964 qu'il prend le maquis, il faut comprendre que celui-ci rompt non seulement avec le parti et une portion importante de la «société qui triche³⁶», mais aussi avec la forme traditionnelle de son engagement politique³⁷ et, plus simplement, avec l'existence tout court. Désespérée, la cause provoque chez lui un geste qui l'est tout autant: à ce moment, le projet révolutionnaire d'indépendance n'est plus l'expression d'une volonté de puissance et d'existence, d'un «acte d'amour et de création», mais plutôt d'une pulsion de mort:

Si je quitte le R.I.N., c'est parce qu'il le faut. Le Parti est moins que la révolution; le Parti est un instrument de la révolution, mais cet instrument, s'il est seul, demeure fragile. Beaucoup d'entre nous ont payé cher le crime d'aimer leur pays, depuis les premiers coups de feu tirés en 1837 jusqu'au jeûne des présumés membres de l'ALQ. Je veux bien payer de ma vie moi aussi, mais au moins que cela ne soit pas inutile! Que ma vie serve à tout prix³⁸!

Ce que nous pourrions appeler la «démission existentielle» de l'épisode du maquis ne demeure cependant qu'une parenthèse dans la forme de l'engagement politique de l'homme. Dans la période qui précède la clandestinité et l'internement, qui se déroulent sur les axes opposés de la liberté et de la réclusion totales, de l'être et du néant, on note en effet chez Aquin un refus acharné d'abandonner, un désir de «lutter jusqu'à la victoire³⁹.»

Celui-ci réaffirmera d'ailleurs plus tard, en toute lucidité, la volonté de poursuivre son projet existentiel, tant sur les plans politique qu'individuel :

Pour le moment, je fais partie de ceux qui n'ont pas été touchés par la grâce : je demeure odieusement épris d'existence et nullement enclin à rédiger mon acte de décès par politesse envers les apôtres d'une cause supérieure. Je persévère ; je me cramponne à une entreprise d'existence et je persiste à croire que cette volonté de continuer ne peut être que positive et normale⁴⁰.

Exister politiquement

Nous voudrions maintenant faire quelques remarques sur *L'existence politique*⁴¹. Ce texte, qui paraît deux mois avant *La fatigue culturelle du Canada français*, pourrait à juste titre être considéré comme une sorte de texte frère, partie du diptyque existentiel aquinien sur la question nationale, cependant plus axé sur l'organisation et la structuration du mouvement indépendantiste que sur une critique anthropologique et sociale. Nous y retrouvons un Hubert Aquin plus politique – et *politicien* – que jamais, très près des préoccupations de la « politique de terrain ». Bien que cet article demeure à ce jour peu étudié, il connut cependant à l'origine un certain écho. À cet effet, nous noterons le bref commentaire d'André Laurendeau dans une critique du numéro de *Liberté* sur le séparatisme⁴², ainsi que la publication de deux extraits dans la *Gazette de L'Assommoir* le 31 août 1963, dans un dossier consacré au Québec par le journaliste Franck Jotterand⁴³. Paru dans le numéro de mars 1962 de *Liberté*, il pourrait très bien d'ailleurs, avec les autres textes de la revue, avoir précipité l'écriture du texte *La nouvelle trahison des clercs* de Pierre Elliott Trudeau dans le numéro de *Cité libre* sur le même thème le mois suivant et, indirectement, celui de *La fatigue culturelle du Canada français*. Plusieurs idées de *L'existence politique* seront d'ailleurs développées dans le texte subséquent d'Aquin.

L'existence politique s'ouvre sur quelques remarques historiques : Aquin observe d'abord certains effets négatifs que la situation de minoritaire a eus sur le Canadien français, en proie à une certaine « lassitude », à une certaine « stagnation », « conquis à part entière, maintes fois déçu par ses chefs et presque traumatisé par tant de déboires⁴⁴. » Pour Aquin, le séparatisme s'est développé dans une dynamique d'abord *émotive* et les mauvais sentiments des Canadiens français à l'égard d'une culture « agressivement majoritaire » qui les domine, ne doivent pas être, selon lui, ni camouflés ni portés à l'excès par le négativisme qu'ils suscitent. Aquin souligne plutôt l'importance de profiter de ces forces en les concentrant du côté politique⁴⁵. Un an avant les premières frappes du FLQ, il prend clairement à ce propos le parti de la « lutte électorale et parlementaire » :

Nous sommes décidément en Amérique du Nord, et nous n'avons inventé ni le cha-cha-cha ni la politique des révolutions en chaîne. Nous vivons dans un contexte politique teinté par le parlementarisme britannique; et nous aimons la douceur. La violence ne s'apprend pas du jour au lendemain, la politique, heureusement oui! C'est là notre seule chance. N'allons pas devenir maladroits quand nous sommes sur le point d'avoir de la méthode⁴⁶.

La voie politique est ici la seule façon de canaliser les forces du mouvement séparatiste: ce n'est que par elle que l'indépendance pourra se «gagner» et venir se substituer au ressentiment généré par une histoire conflictuelle. Pour Aquin, l'indépendance, à la différence du séparatisme, est un «être de raison», une «notion de l'esprit», qui se veut être en quelque sorte un *en-soi*, un *bien* dynamique qui se conquiert et rend possible l'existence. La métaphore de l'histoire «écrite d'avance» (d'ailleurs reprise dans *La fatigue culturelle du Canada français*) prend ici tout son sens. L'influence de Sartre dans la réflexion est explicite: «Au nom de tout un passé qu'on croit déterminant, on refuse un avenir que nous gardons pourtant le pouvoir de déterminer⁴⁷», dira-t-il en faisant référence tant au philosophe français qu'à Thomas d'Aquin. *L'existence précède l'essence*: l'indépendance, de même, ne doit pas demeurer une idée abstraite, statique et remplacer une essence «imposée» par une autre essence «choisie», mais être un projet dynamique, mobile: «[...] je ne saurais me contenter d'une essence d'indépendance; j'aimerais qu'elle soit aussi existence, qu'elle ait une forme précise, qu'elle comporte un programme politique précis...⁴⁸»

Aquin anticipe justement ici les nombreux «problèmes politiques du séparatisme» se dressant sur le chemin d'une transformation du mouvement en parti. Ces problèmes politiques de la réalisation de l'indépendance (par exemple le fait de lier l'idée de l'indépendance à un programme et à de «bons candidats») sont pour lui *internes*: ils font partie de l'*étant* québécois et ne sont pas directement liés à l'entité externe que représente le Canada. Trouvant ses origines dans un certain ressentiment envers les Canadiens anglais, la lutte politique à venir mettra pourtant les indépendantistes face à nul autre qu'eux-mêmes. Un peu plus de cinquante ans après, l'analyse d'Aquin prend des allures quasi prophétiques: «c'est contre les Canadiens anglais que s'est développé notre séparatisme de minoritaires; mais quand il s'agit pratiquement de réaliser l'indépendance, c'est contre des Canadiens français qu'il faudra lutter⁴⁹.» Il ajoute: «L'ennemi le plus grand de l'indépendance n'est pas à Ottawa, mais à Québec⁵⁰.» Dans la situation politique actuelle, où le vote séparatiste – pourtant plus fort qu'à l'époque de *L'existence politique* – peine à s'unifier, où les divergences idéologiques du mouvement plombent souvent la cause et où une certaine autonomie s'est développée au niveau provincial québécois, ces commentaires d'Aquin prennent tout leur sens. Si, historiquement, les indépendantistes ont trouvé au Canada anglais tant de raisons

objectives ou émotives de vouloir se séparer, force est d'admettre avec Aquin que les principaux ennemis de la réalisation de l'indépendance ont souvent été les Canadiens français eux-mêmes – tous partis confondus.

« La révolution nationale comme telle⁵¹ »

Le problème de l'incarnation du projet dans le discours, lui aussi, se dresse en possible obstacle dans la conquête de l'indépendance. Selon Aquin, pour convaincre et être efficace, le message indépendantiste doit s'exprimer comme une volonté révolutionnaire et s'assumer comme tel, dans toute la fraîcheur de sa radicalité. À ce sujet, il est partisan de la plus grande clarté ; à politique révolutionnaire, discours révolutionnaire :

La conversion des Canadiens français à l'indépendance est un premier pas ; n'attendons surtout pas qu'elle soit unanime pour qu'elle soit efficace ; elle ne sera jamais unanime, pas plus que ne l'a été l'adhésion à la Confédération. [...] Les précautions oratoires employées jusqu'à maintenant par les séparatistes dans le but de prouver qu'ils sont doux, ont sans doute convaincu leur auditoire, mais eux, en revanche, semblent se conformer à cette image apaisante qu'ils ont donnée aux autres. [...] Seulement il ne faut pas rêver. Le public attend quelque chose de plus radical, de plus avoué, de plus révolutionnaire ; du moins, c'est mon cas, je n'attends pas des révolutionnaires à mitraillettes ou à képis, mais des révolutionnaires qui n'ont pas plus peur des mots que des réalités. [...] L'indépendance ne peut pas être assimilée à une loi qu'on vote, parmi tant d'autres, comme si de rien n'était. C'est une notion politique révolutionnaire, et c'est comme telle qu'on doit la présenter aux Canadiens français⁵².

En plus de la difficulté de formuler le projet pour ce qu'il est réellement, Aquin relève finalement dans *L'existence politique* deux autres fléaux qui guettent le parti à venir : la foi nationaliste (qui « dispense des œuvres » une fois que l'on s'y est converti), ainsi que l'autonomisme :

On se trouve pour ainsi dire débarrassé du séparatisme, quand on s'y est converti. [...] Si on laisse au Gouvernement de Québec, talonné dans ce sens par l'opposition, le temps d'instaurer une autonomie de bon aloi dans la Province, il sera d'autant plus difficile de persuader les électeurs d'accepter une révolution nationale⁵³.

Tout comme la possibilité – à terme – de la noyade du discours dans sa propre image apaisante, Aquin sait très bien que ces calamités politiques sont liées aux effets délétères du temps sur la motivation à accomplir le projet politique. L'amateur de vitesse et de course automobile prévient à cet effet : « En art militaire pas plus qu'en politique, la lenteur est une stratégie habile. Le contraire est plutôt vrai. Pour être efficace, une politique doit être mobile et rapide – tout au moins aussi rapide que la politique adverse⁵⁴ ». Le réel danger de l'autonomisme est exactement l'immobilisme, celui qui pourrait mener la nation à se résigner à cette essence imposée, à se pétrifier dans le *statu quo*. Aquin en appelle à une « stratégie précipitée⁵⁵ »,

déstabilisante, qui, au sens le plus littéral, vise à agiter, à *défaire* le *statu quo*. Il s'agit de supprimer notre rapport de dépendance plutôt que de le perpétuer par l'amélioration de notre situation à l'intérieur du cadre confédératif comme le propose l'autonomisme. Se *dégager* de l'essence confédérative imposée, c'est pour Aquin *s'engager* dans un nouvel état de choses qui permet l'existence. À la stagnation essentialiste qu'entretient l'autonomisme, toujours subordonné à la contrainte d'une histoire déjà écrite, il oppose la liberté du projet de la nation, qui se donne réellement sa « propre loi », son propre mouvement. C'est en cela que l'indépendance est réellement *un acte de création*, pour reprendre ses mots, et non seulement l'interprétation d'un rôle.

Conclusion

« Mobile et rapide », voilà qui résume bien la pensée politique aquinienne du temps de son engagement au RIN, entre 1960 et 1968. Loin de vouloir cerner dans sa totalité cette pensée complexe et disséminée, nous désirons seulement évoquer ici quelques idées qui nous semblaient importantes et toujours d'actualité, tout en témoignant du passage d'Aquin au sein de la formation indépendantiste. À partir de textes comme *L'existence politique* ou *La fatigue culturelle du Canada français*, nous avons aussi voulu souligner la profondeur et l'originalité de sa réflexion, qui aura traité la question nationale non seulement au niveau politique, mais aussi sous l'angle philosophique. C'est une très large partie de la pensée politique, mais aussi de la vie d'Aquin qui s'articulent autour du problème de l'existence et s'entremêlent avec la situation intenable du pays. Tout au long de son existence, Aquin, comme la nation, dut en effet à la fois « être et ne pas être », oscillant entre l'être et le néant, entre l'élan du projet et le fracas de la défaite. L'un s'est fracassé; l'autre... ?

Bien au-delà des mythes qui peuvent entourer l'homme et des éléments les plus spectaculaires de sa biographie, loin des *reaction shots* de ses détracteurs, à tort ou à raison, notre but était d'abord et avant tout de susciter la lecture d'une œuvre et d'une vie multiformes, engagées dans l'existence pleine et entière, dans une liberté toujours à conquérir : « Je ne crois pas plus à l'essence prédéterminée des peuples que je [ne] crois à celle des personnes; en politique, une doctrine essentialiste ne peut conclure qu'à l'immobilisme. [...] "Un homme se définit par son projet", a dit Jean-Paul Sartre. Un peuple aussi⁵⁶. »

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », dans *Mélanges littéraires II*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1995, p. 96. Texte initialement paru dans *Liberté*, n° 23, mai 1962.

2. Cet essai, non seulement écrit pendant son militantisme actif au RIN, est aussi le seul texte complet que nous possédons aujourd'hui qui ait été écrit spécifiquement dans le cadre de ses activités pour le parti.
3. La revue *Cité libre*, dirigée par Pierre Elliot Trudeau et Gérard Pelletier, répondra en quelque sorte à *Liberté*, en avril 1962, par un « numéro spécial consacré au séparatisme ».
4. André D'Allemagne écrit ainsi à Hubert Aquin: « Montréal, le 26 décembre 1960[.] Mon cher Hubert[.] Sans vouloir faire de prosélytisme, je me permets de t'envoyer les quelques documents ci-joints car je les crois de nature à t'intéresser. Dans l'espoir de te voir un de ces jours, et avec mes amicales salutations. André d'Allemagne. » (Source: Fonds d'archives Hubert Aquin (44p), UQAM.)
5. Outre ses fonctions de réalisateur et de producteur, il y rédige entre autres les textes pour le film *À l'heure de la décolonisation*, réalisé par Monique Fortier, pour lequel il mènera aussi notamment des entrevues avec Paul Ricœur, Albert Memmi, Messali Hadj, Olympe Bhély-Quénun, ainsi que des membres du FLN algérien.
6. Bien qu'ayant officiellement démissionné de la société d'État le 16 octobre 1959, Aquin continue à y travailler, tant à la radio qu'à la télévision. Nous noterons quelques apparitions, à teneur politique, sur les ondes durant cette période: le 29 juillet 1961, Aquin interviewe André d'Allemagne à la télévision pour une émission de *Carrefour* sur l'indépendance du Québec; le 7 août de la même année, c'est René Lévesque, alors ministre libéral des Richesses naturelles du Québec, qu'il recevra, toujours dans le cadre de cette émission; le 15 mars 1963, quelques mois avant la Commission Laurendeau-Dunton, il y interrogera aussi André Laurendeau pour une émission spéciale sur *l'Action nationale* (dont il signe par ailleurs les textes); Aquin sera aussi, comme nous le verrons, le représentant du RIN dans la série *Ô Canada*, présentée dans le cadre d'*Affaires publiques* en mars et mai 1964.
7. Aquin en sera le directeur en 1961-1962. Plus tard, en mai 1971, c'est avec fracas qu'il démissionnera de la revue, critiquant durement le fait qu'elle accepte de recevoir des subventions du Conseil des arts fédéral. (voir à cet effet le discours de démission d'Hubert Aquin prononcé à la Rencontre des écrivains le 29 mai 1971: http://calypso.bib.umontreal.ca/u?/_aquin,23.)
8. Andrée Ferretti décrit ainsi Aquin: « Je peux témoigner qu'Hubert Aquin n'était pas un orateur, mais l'audace de son intelligence, la radicalité de sa pensée, l'acuité de ses analyses et l'érudition de ses propos emportaient le discours au-delà de lui-même, le laissant se déployer dans le langage approprié, dans des propos complexes, exigés par la complexité même de la situation. ». Voir « Le prince insurgé » dans *Le Devoir*, 10 mars 2007, p. f2.
9. *Le Devoir*, 4 mars 1963, p. 5.
10. Guylaine Massoutre, *Itinéraires d'Hubert Aquin: chronologie*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992, p. 146.
11. *Ibid.*, p. 145.
12. Plus virulent que jamais, Aquin termine son « émouvant témoignage » ainsi: « Notre tâche maintenant n'est pas seulement de désigner nos ennemis, de nommer Lesage ou Lamontagne ou Favreau ou Sauvé ou Pépin ou les autres ;

- notre tâche consiste surtout à vaincre nos ennemis, à les combattre inlassablement, à les réduire à zéro. C'est pourquoi je demeure au RIN et n'en démissionnerai pas. Je veux lutter jusqu'à la victoire. Je veux l'indépendance». Voir «Le témoignage émouvant d'un jeune écrivain militant: «C'est pour écraser les traîtres que je refuse la démission»», dans *Mélanges littéraires I*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1995, p. 523.
13. Pierre de Bellefeuille est alors directeur du *magazine Maclean*, Clément Brown, correspondant parlementaire du journal *Montréal-Matin* à Ottawa et Léon Dion, Directeur du département des sciences politiques à l'Université Laval. Hubert Aquin est présenté comme «membre du R.I.N.».
 14. Radio-Canada, *La Semaine à Radio-Canada*, Semaine du 29 février au 6 mars 1964, p. 2-3.
 15. Hubert Aquin, «La fatigue culturelle du Canada français», dans *Mélanges littéraires II*, *op. cit.*, p. 80.
 16. Transcription libre d'extraits de l'émission Ô Canada du 1^{er} mars 1964 diffusée à Radio-Canada. On peut consulter l'émission complète à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines de l'Université de Montréal: <http://atrium.umontreal.ca/notice/UM-ALEPH002055779>.
 17. André d'Allemagne, sur le rôle d'Aquin: «Il voulait faire quelque chose, il y avait cette occasion qui s'offrait et il a pensé que ce serait un moyen d'y arriver. La tâche consistait à prendre les décisions sur l'action qui devait être entreprise par la région, la section de Montréal et ses membres; ça consistait à participer aux organes supérieurs du Parti qui étaient le comité exécutif et le conseil central; ça consistait à animer la section de base régionale, donc s'occuper des membres de la région.» André d'Allemagne, dans Françoise Maccabée-Iqbal, *Otobiographie de Hubert Aquin*, Montréal, VLB Éditeur, 1987, p. 206.
 18. On peut lire la lettre qu'Aquin a envoyée au *Devoir* dans *Mélanges littéraires I*, *op. cit.*, p. 515-516.
 19. Guylaine Massoutre, *op. cit.*, p. 153. Il sera, le 4 mars 1966, acquitté par le juge J. Trahan des accusations qui pesaient contre lui.
 20. En juin 1964, Aquin consulte son psychiatre, Pierre Lefebvre: celui-ci conclut «à la nécessité d'un traitement immédiat». Voir Guylaine Massoutre, *ibid.*, p. 152.
 21. On peut à ce sujet entendre la version d'Aquin sur les événements dans l'entrevue «Hubert Aquin et ses démêlés avec la police suisse» de 1966, disponible à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines de l'Université de Montréal: <http://atrium.umontreal.ca/notice/UM-ALEPH001410906>.
 22. «Hubert Aquin: «Décolonisé»», *Gazette de Lausanne*, Mardi 27 décembre 1966, p.3. Si Aquin réussit bien cette seconde «décolonisation» malgré lui, force est de constater l'échec de sa première tentative, par laquelle il tentait, dans une perspective privée et individuelle, de se «séparer» du Canada, à défaut de pouvoir accomplir cette séparation au niveau collectif et politique.
 23. En début d'année, le 23 janvier, il est convoqué à une réunion du comité exécutif. Selon la lettre de convocation de Pierre Bourgault, les personnes suivantes sont aussi invitées à participer à la réunion: Jean-Pierre Bourbeau, Pierre Bourgault, Andrée Ferretti, Paul-Émile Guérard, Walter P. O'Leary,

- Pierre Renaud, Gabriel Rufiange et Roger Turgeon. (Source : Fonds d'archives Hubert Aquin (44p), UQAM.)
24. «Un ancien officier du R.I.N. regrette sa disparition», dans Hubert Aquin, *Blocs erratiques*, Montréal, Les Éditions Quinze, 1977, p. 63-64.
 25. Notons ici une formulation confuse dans le texte d'Aquin: le RIN fut bel et bien fondé en 1960, mais ne devint un parti qu'en 1963.
 26. «Dictionnaire politique et culturel du Québec», *Liberté*, Volume 10, numéro 7, janvier-février 1969, p. 53. Aquin rédige en outre les définitions des termes suivants: *ethnie, fascisme, nationalisme, néo-canadiens, peuple*.
 27. Selon une entrevue personnelle rapportée par M^{me} Andrée Yanacopoulos, 2013.
 28. Pierre Bourgault, dans Françoise Maccabée-Iqbal, *op. cit.*, p. 206.
 29. *Ibid.*, p. 207.
 30. Il est intéressant de noter les jeux de miroirs entre les deux hommes. À ce propos, mentionnons à titre anecdotique que le 12 mars 1962, Bourgault incarne à l'écran le rôle de «Fritz», un criminel aux allures d'agent double dans l'épisode «Le Prince», de la populaire émission CF-RCK. Cet épisode était justement scénarisé par Aquin, à qui les figures de l'espion et de l'agent double étaient chères.
 31. «Victime à la fois de sa volonté de changement et de son humanité, Byron, comme Aquin ou tout révolutionnaire de salon, est condamné à l'impuissance, c'est-à-dire à l'inaction et à la spéculation poétique ou, sinon, à l'humiliation qui vient fatalement de l'action, toujours plus belle et pure lorsque virtuelle.» Maxime Prévost, «Présence de Lord Byron dans *Prochain épisode* d'Hubert Aquin», *Voix et Images*, Volume 30, n° 1, automne 2004, p. 107-118.
 32. *Le Devoir*, 4 mars 1963: «P. Bourgault: l'indépendance est inutile sans la révolution».
 33. Jean-François Nadeau, *Bourgault*, Montréal, Lux, 2007, p. 178.
 34. «Il faut que l'indépendance s'accompagne de la révolution sociale, dans le sens d'une amélioration profonde des cadres sociaux actuels.» (Pierre Bourgault, dans Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 178).
 35. Hubert Aquin, «L'existence politique», dans *Mélanges littéraires I*, *op. cit.*, p. 145.
 36. Ces mots sont ceux de la lettre qu'il envoie aux médias lorsqu'il choisit la clandestinité. Voir *Mélanges littéraires I*, *op. cit.*, p. 515-516.
 37. Cette forme est bien entendu politique et diplomatique; il s'y engage dès les années 1950: «[...] faire la révolution, cela ne veut pas dire se buter stérilement devant un mur et piaffer de rage. Nous croyons que la révolution peut se faire encore mieux par la diplomatie, et avec un minimum de compréhension mutuelle. C'est une révolution plus lente, moins bruyante; mais sa différence avec l'autre c'est qu'elle agit, qu'elle produira sûrement un changement.», voir «Mise au point avec le Haut-Parleur», dans *Quartier Latin*, 27 octobre 1950.
 38. Hubert Aquin, dans *Mélanges littéraires I*, *op. cit.*, p. 516.
 39. Voir *Ibid.*, p. 523.
 40. «Un ancien officier du R.I.N. regrette sa disparition», *Blocs erratiques*, *op. cit.*, p. 64.

41. Ce texte est en fait une refonte de la conférence *Problèmes politiques du séparatisme*, prononcée en février 1962 dans le cadre d'un colloque du RIN. Le thème en était le suivant : « L'indépendance nationale, une fin et un moyen ». Le colloque regroupait une dizaine de participants orateurs : Jean Marchand (président de la CSN), Jean-Marc Léger (journaliste, *Le Devoir*), Michel Forest (secrétaire du NPD), André D'Allemagne, Michel Brochu (géographe), Jean Bouthillette (journaliste, *Perspectives*), Marcel Bélanger (enseignant), Al Barrett (enseignant)... et Hubert Aquin, alors directeur de *Liberté*. Paul Lacoste en était le président de séance. Aquin note dans son journal être particulièrement fier de sa présentation : « J'ai prononcé une allocution ce matin au colloque au Windsor. Pour la première fois, j'ai eu le sentiment de parler juste à un groupe d'individus. » Voir Hubert Aquin, *Journal 1948-1971*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992, p. 235.
42. Éditorial du journal *Le Devoir*, 22 mars 1962.
43. Guylaine Massoutre, *op. cit.*, p. 145.
44. Hubert Aquin, « L'existence politique », dans *Mélanges littéraires I, op. cit.*, p. 139.
45. De là l'importance pour lui de passer à l'étape suivante, essentiellement politique, et de faire du RIN un parti : « [...] je m'intéresse à cette frontière imprécise [que le mouvement] doit franchir et, pour donner dès maintenant ma conclusion, je souhaite qu'il la franchisse. » *Ibid.*, p. 142-143.
46. *Ibid.*, p. 146. On soulignera tout le paradoxe de la dernière phrase, où Aquin appelle à éviter les « maladresses », alors que ce dernier se fera arrêter quelques mois après seulement dans un contexte très ambigu.
47. *Ibid.*, p. 139.
48. *Ibid.*, p. 152.
49. *Ibid.*, p. 142.
50. *Ibid.*, p. 145.
51. Cf. *ibid.*, p. 152 : « Je souhaite qu'on nous propose la révolution nationale comme telle – et non pas comme un chapitre rajouté aux statuts de la Reine. Ou un protocole diplomatique qu'il faut régler aux Nations Unies. »
52. *Ibid.*, p. 149 à 151.
53. *Ibid.*, p. 143 et 151.
54. *Ibid.*, p. 151.
55. *Ibid.*
56. Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », dans *Mélanges littéraires II, op. cit.*, p. 80.